

REPORTAGE

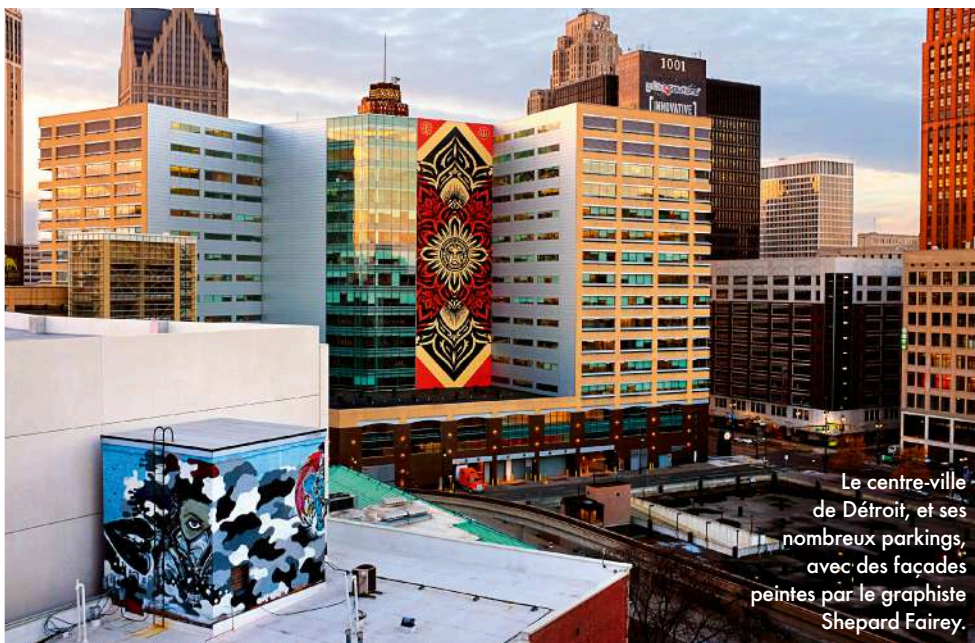


LA RUÉE VERS

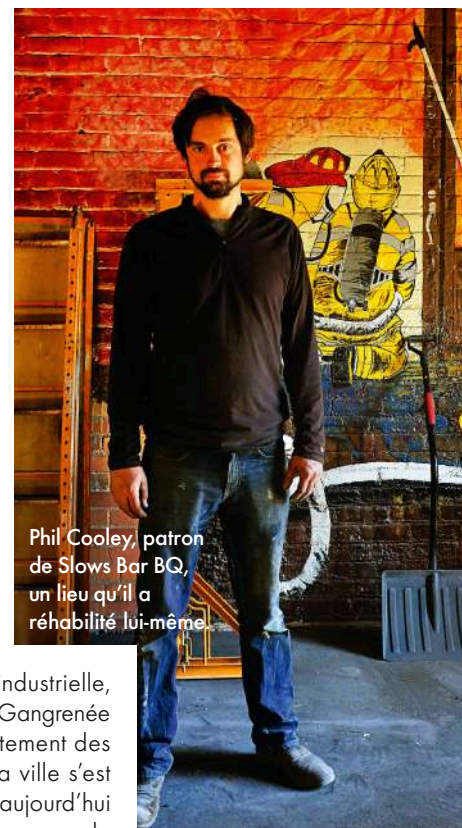
DETROIT

SINISTRÉE, LA VILLE DU MICHIGAN, ANCIEN FLEURON AMÉRICAIN DE L'AUTOMOBILE, VOIT DE PLUS EN PLUS D'ENTREPRENEURS, ARTISTES ET HIPSTERS S'INSTALLER AVEC L'INTENTION DE FAIRE REVIVRE LA CITÉ ET, PARFOIS, UN VRAI SOUCI DE SOLIDARITÉ.

PAR ISABELLE DURIEZ PHOTOGRAPHE JÉRÔME DE PERLINGHI



Le centre-ville de Détroit, et ses nombreux parkings, avec des façades peintes par le graphiste Shepard Fairey.



Phil Cooley, patron de Slows Bar BQ, un lieu qu'il a réhabilité lui-même.

Un samedi soir à Corktown, l'un des plus vieux quartiers de Détroit. Une cité bâtie grâce à l'industrie automobile. Avec des autoroutes en guise d'avenues, comme autant de tentacules reliant aux quartiers de maisons individuelles. Des files de voitures sont garées le long de Michigan Avenue, l'une des artères à huit voies qui irriguent la ville, réminiscences de l'âge d'or de « Motor Town » (« Motown »). Ces avenues sont aujourd'hui désertes, bordées de bâtiments fantômes – hangars, commerces, stations-service – menaçant de s'effondrer, quand ils n'ont pas déjà été rasés. Elles relient le centre-ville – où des parkings, investissement immobilier le plus rentable, ont remplacé les tours historiques insalubres – à des banlieues résidentielles et commerciales, juste de l'autre côté de 8 Mile Road, chantée par le rappeur Eminem. Entre les deux, à part les street artists qui font de Détroit une galerie à ciel ouvert, personne ne s'attarde. Sauf à Corktown. Le samedi soir, on y fait la queue pour dîner au Slows Bar BQ, un grill devenu le symbole de l'esprit pionnier d'une nouvelle génération, qui tente de se construire une vie en ressuscitant une ville. Au restaurant voisin, Gold Cash Gold, ancienne boutique de prêteurs sur gages, on devise sur le nombre d'incendies (une douzaine par jour contre vingt depuis des années) ou de la dernière usine achetée par un millionnaire pour y installer des lofts. Puis, on passe à Sugar House, où les fans de Bill Murray boivent des cocktails clins d'œil à l'acteur sous des têtes de cerf empaillées. On va siroter une vodka locale au bar de la distillerie Two James, tenue par deux barbus. Sous de grands bouquets de fleurs dessinés à la craie, l'Astro Coffee sert de QG aux hipsters en mal de sandwiches aux œufs et roquette. On se croirait à Brooklyn si, par la fenêtre, on n'apercevait l'imposante carcasse de la gare de vingt étages, vide depuis trente ans. Sur le trottoir, un panneau prévient : « Attention, vols par bris de vitres. » Ce quartier préfigure-t-il la renaissance de la ville ? Détroit est comme dans le coma. On l'observe, on l'ausculte, on guette ses signes vitaux. Beaucoup ont abandonné tout espoir après avoir vu les Big Three (General Motors, Ford, Chrysler) fermer leurs usines et la ville s'enfoncer dans la crise, se vidant de sa classe moyenne au profit des banlieues, laissant la population, à 80 % noire, sombrer dans la pauvreté. De plus de 1,8 million d'habi-

tants dans les années 50, à son apogée industrielle, Détroit n'abrite plus que 688 000 personnes. Gangrenée par la paralysie des gouvernants, l'endettement des ménages, le taux record de criminalité, la ville s'est déclarée en faillite en 2013. On dénombre aujourd'hui 90 000 bâtiments abandonnés sur une surface grande comme trois fois Paris. Sous tutelle d'un commissaire chargé de gérer les urgences depuis deux ans, la municipalité n'a plus vraiment la main sur les décisions locales. Et pourtant Détroit palpite.

Phil Cooley s'est installé à Corktown il y a dix ans pour créer le restaurant Slows Bar BQ. Cet ancien mannequin a pris des cours d'architecture pour faire revivre un lieu : « On apprend vite par nécessité, explique-t-il. Quand j'ai choisi Corktown, c'était la zone. Mais ça coûtait une bouchée de pain ! J'habitais au-dessus du local, on était envahis par les rats. » Puis, il a proposé à d'autres d'investir un entrepôt de 3 000 m², de le transformer en ateliers et de former le collectif Ponyride. Seule condition pour en devenir membre : avoir un impact positif sur la cité et ses habitants... « Détroit a été une ville d'ingénieurs et de bâtisseurs, souligne-t-il. Les gens, ici, conçoivent, fabriquent, ils créent. » Pépinière de start-up et point de rencontre d'associations, Ponyride a, depuis, donné naissance à de jeunes marques « made in Detroit » : le café bio Anthology, les jeans Detroit Denim Co., les pieds de table Floyd – vendues de Berlin à Tokyo... Elles côtoient des enseignes locales et artisanales branchées comme Shinola, qui s'est lancée dans la production de montres, de bagages et de vélos. Autre point commun : des patrons qui ont, en majorité, moins de 30 ans.

Et quand un restaurant ouvre – il s'en inaugure quasiment un par mois en ce moment –, tout le monde se réjouit. « Nous nous invitons pour fêter ça, confirme Sandy Levine, un trentenaire à la tête de Chartreuse Kitchen & ○ ○ ○



Two James, la première distillerie ouverte dans la ville depuis la prohibition.



L'Astro Coffee, célèbre pour ses sandwiches à l'omelette.



Michele Oberholtzer, de The Tricycle Collective, avec Arquesa Esters et sa fille.

REPORTAGE

LA RUEE VERS DETROIT



Simone Hills, artiste peintre, vendeuse chez le trendy Will Leather Goods.



Michael Dedenbach, dans sa boutique de vêtements vintage.

○ ○ ○ Cocktails, où les légumes produits par les fermes urbaines de la ville ont la part belle. Même les chefs qui, avant, partaient à Chicago, New York ou Los Angeles, commencent à se dire que c'est ici que ça se passe. Nous avons une liberté totale. C'est très stimulant. »

« À Détroit, les banques ne vous accordent pas de crédit, les assurances sont excessivement chères. La seule ressource est l'espace. Il faut tout faire soi-même, alors on s'entraide », raconte Phil Cooley en supervisant son nouveau chantier : une caserne de pompiers aménagée en agence de design et en appartements. « La renaissance de Détroit ne dépendra pas du succès de quelques-uns, mais de celui de tous, assure-t-il. C'est pourquoi nous ne nous voyons pas comme des rivaux, mais comme des collaborateurs. » Attirés par le prix de l'immobilier, des artistes, des designers, des créateurs traversent le pays pour tenter leur chance. Simone Hills a quitté Los Angeles il y a trois mois. Peintre de 21 ans, elle trouvait la cité des Anges sclérosée. « Ici, on peut vivre avec pas grand-chose, et aussi être totalement soi-même, note-t-elle. Et comme il n'y a pas grand-chose à faire, on est obligé de travailler. » Sam, de son côté, est venu prospecter depuis Brooklyn. Il cherche un lieu, mais reste secret sur son projet. « À New York, tout est devenu trop cher. Je pensais qu'ici je trouverais facilement quelque chose. Tout a l'air abandonné. Pourtant, dès qu'un endroit bien apparaît sur le mar-

ché, des spéculateurs font une offre avant vous. » À Corktown, Phil Cooley pointe du doigt des usines et des entrepôts : « Tous ces bâtiments vides ont été acquis par des millionnaires. Ils attendent pour revendre ou construire. Et bloquent l'élan de revitalisation du quartier. »

Ceux qui ont toujours habité Détroit regardent ces changements avec un mélange de fierté et d'incrédulité. Dans le Cass Corridor, une autre zone en voie de gentrification, Michael Dedenbach raconte comment il a sué sang et eau pendant trois ans avant d'ouvrir Detroit Clothing Circles, une boutique de mode vintage, la seule à des dizaines de kilomètres à la ronde. « J'ai habité dans ce quartier pendant six ans, il n'y avait même pas d'éclairage public, on ne croisait que des SDF, raconte-t-il, assis sous le porche d'une demeure centenaire, sur Second Avenue. Mes parents pensent que je suis fou à lier, comme tous ceux qui ont vu Détroit sombrer dans la drogue et le crime. » En face de sa boutique, un concept store, Will Leather Goods, vient de voir le jour à la place d'une épicerie tellement sale que personne n'y mettait plus les pieds. « On est passé du quart-monde à des sacs en cuir à 800 dollars [730 euros, ndr] ! Mais la ville a surtout besoin de pharmacies, de parcs, d'écoles. »

Dans la même rue, Oren Goldenberg, artiste vidéaste et producteur de 31 ans, a acheté la dernière maison à un prix accessible. Une demeure victorienne qu'il partage avec trois amis. Sa terrasse offre une vue plongeante sur Selden Standard, le restaurant hype du moment. Chaises Tolix noires, cuisine ouverte et produits locaux. « Tout le monde veut croire que Détroit est en train de renaître. C'est le message qu'on fait passer aux investisseurs. Mais à qui cela profite-t-il ? interroge le vidéaste. A ceux qui peuvent dîner à Selden Standard, comme moi, et acheter des vélos Shinola à 1 000 dollars [915 euros, ndr], soit 5 % de la population. À côté, les écoles sont les pires du pays, on coupe l'eau à ceux qui ne peuvent plus payer leurs factures et on jette les gens hors de leurs maisons. » Or, plus de 80 % de cette population est noire.

Comme beaucoup de jeunes Blancs séduits par les milliers de maisons mises aux enchères – les propriétaires n'ayant pu honorer leurs crédits ou payer leurs impôts fonciers –, Oren Goldenberg a acheté, il y a un an, une pro- ○ ○ ○

MADE IN DETROIT

Le samedi matin, à Eastern Market, on retrouve les petits producteurs des fermes urbaines. Le « grown in Detroit » s'y affiche fièrement. Les salades de Brother Nature Produce. Le pain bio de Avalon, dont les « 313 », référence au code téléphonique de la ville, jusque-là porté comme un stigmate. Les jolies confitures de Beau Bien Fine Foods... « Le "made in Detroit" est devenu un argument marketing, reconnaît la chef Noelle Lothamer. Beaucoup de banlieusards qui ne mettaient les pieds dans le centre que pour les matchs y font leur marché, cela crée des emplois et change l'image de la ville. » À ajouter à la liste du « made in Detroit », les spiritueux, dont ceux issus de la Detroit City Distillery, vendus dans de magnifiques bouteilles tout droit sorties de l'époque de la prohibition. Bientôt un concurrent pour le « made in Brooklyn » ?



Eastern Market, d'anciennes halles transformées en marché de produits locaux.

REPORTAGE

LA RUE VERS DETROIT



Anna Atanassova, fondatrice du disquaire Paramita Sound.



The Michigan Urban Farming Initiative.

○ ○ ○ priété... avant de découvrir qu'elle était occupée par une dame. Il a alors décidé de la lui revendre pour 6 860 euros, la moitié de ses impayés. « J'ai racheté une nouvelle maison, en m'assurant qu'elle était inoccupée, assure-t-il. Tous mes amis ont fait pareil. » Rien que cet automne, près de 60 000 maisons ont été mises en vente. Certaines, abandonnées depuis longtemps, sont à rénover entièrement ou bien seront détruites si elles ne trouvent pas preneur.

Michele Oberholtzer, 30 ans, n'a pas besoin de clé pour rentrer chez elle. Il n'y a ni serrure ni fenêtres. Et les murs sont pourris par la moisissure. « Je suis folle », dit-elle, en rigolant. La maison lui a coûté 450 euros. « Je suis romantique, raconte cette ingénieure en autonomie énergétique. Je n'ai jamais eu de point d'ancrage. Chez moi, désormais, c'est ici. » Michele savait que la famille qui vivait là était partie. Son amie Arquesa Esters, 29 ans, habite juste derrière, avec son mari et ses deux enfants. Sans les 550 euros que Michele a rassemblés pour racheter sa maison, Arquesa aurait perdu un bien dans sa famille depuis six générations...

Michele Oberholtzer a, en effet, créé The Tricycle Collective, un collectif d'amis qui, avec 18 300 euros, a permis cet automne à 18 familles de rester chez elles. « Mais, nous n'arrivons pas à surenchérir à tous les coups », précise-t-elle. Les avis d'expulsion devraient arriver juste avant Noël. « On a tous peur qu'un voisin parte, témoigne Arquesa Esters. Quand une maison est vide, elle est occupée par les squatteurs, les drogués. Pillée, elle finit par s'effondrer, un danger pour les enfants. Le quartier se vide, la ville ne ramasse plus les poubelles, les racines bouchent les égouts. » Il y a quelques semaines, un voisin qui a perdu sa maison a préféré la brûler que la laisser derrière lui. L'école, à moitié vide, a été détruite au bulldozer.

À quelques rues, Paramita Sound, une boutique de disques ouverte dans une vieille maison en bois. Lieu de concerts, de soirées folles, où la foule danse jusque sur le trottoir. Anna Atanassova, 22 ans, l'a achetée avec trois copains et elle comprend ce sentiment d'une ville à deux vitesses. Elle est amie avec les propriétaires du café The

Red Hook, venus de Brooklyn, ceux du pub Craft Work et du restau Detroit Vegan Soul. « Le concept de renaissance de Détroit prête à confusion. L'arrivée de ces jeunes Blancs, arty, aisés profite-t-elle au reste de la population qui n'a même pas accès à l'eau courante ? Si cela permet de faire venir l'éclairage public, c'est déjà ça. Les vrais besoins restent les transports publics et l'accès à l'éducation. Quand on doit prendre un bus pour acheter à manger et qu'il n'y a pas de bus... » Dans le quartier de Michele, la seule boutique est un « liquor store », avec sodas et chips.

À rouler dans Détroit, on comprend que les poches de revitalisation comme Corktown, Midtown ou West Village ne sont que des îlots. Plus de 150 maisons sont détruites par semaine, 18 000 sont en passe de l'être. Sur une rue longue de plusieurs kilomètres, il n'y a parfois qu'une dizaine de maisons encore habitées au milieu d'une prairie urbaine. Des graminées, des bosquets, des arbres ont poussé. Les trottoirs disparaissent lentement sous les herbes. On rencontre des faisans, des renards et quand

on croise une autre voiture, on se fait un signe, comme à la campagne. À un carrefour, on découvre même un champ de poireaux et de choux.

« Quand j'entends dire "Detroit is back", je rappelle que la majorité de ceux qui vivent là ne sont jamais partis, proteste Halima Cassells, une artiste et activiste noire revenue à Détroit, après dix ans à New York, pour habiter la maison où a grandi son grand-père. Ceux qui viennent de Brooklyn, dont mes amis artistes, ne réalisent pas toujours les tensions. Ces maisons à vendre, c'est souvent tout ce qui reste aux gens. » Leurs grands-parents, ouvriers de l'automobile, les ont achetées dans les années 30-50, comme l'aïeul d'Halima. Cette

dernière a acquis la maison voisine, vide depuis six ans. Elle la retape sur le principe de l'échange de compétences. Le rez-de-chaussée servira d'atelier et de résidence pour des artistes, écrivains, fermiers urbains. Pour elle, la seule façon d'empêcher la ville de tomber aux mains des promoteurs est de tisser des liens d'entraide.

Phil Simpson et Wayne Ramocan, « born in Detroit, raised in Detroit » comme ils disent, pensent qu'il y a de la place pour tout le monde. Le premier, artiste, a participé au projet Heidelberg, qui s'est emparé d'un quartier entier de maisons vides pour en faire des œuvres d'art. Le second est musicien. À deux, ils ont obtenu une bourse de la Fondation Knight pour créer un lieu culturel. Ils ont inauguré une galerie dans un entrepôt, entre la voie de chemin de fer et un terrain vague. L'été prochain, ils espèrent transformer un bout de parking en lieu de concerts et de cinéma en plein air. « Nous sommes les héritiers de ce qui s'est inventé ici, le son de la Motown et de l'électro. Faire vivre la culture, c'est entretenir cet héritage, souligne Wayne Ramocan. Un jour, on dira que tous ces artistes ont apporté quelque chose à Détroit. Et au monde. » ■

GRANDEUR ET DÉCADENCE

- 1903-1908 Création de Ford puis General Motors.
- Années 1950 Âge d'or de l'automobile.
- 1959 Fondation de la maison de disques soul Motown.
- 1967 Émeutes raciales.
- 1973 Crise pétrolière et concurrence étrangère.
- 1974 « Capitale du meurtre » aux États-Unis.
- 2013 Déclaration de faillite de la ville.

Phil Simpson et Wayne Ramocan, devant leur lieu culturel, Smile.

